

QUAND HITLER ARRIVA AU POUVOIR, j'étais dans mon bain. Notre appartement donnait sur le Schiffbauerdamm, le long de la rivière, en plein cœur de Berlin. De nos fenêtres, on voyait le dôme du Parlement. Hans avait monté le volume de la TSF du salon pour l'entendre depuis la cuisine, mais seules des clameurs me parvenaient, par vagues, comme lors d'un match de football. On était lundi après-midi.

Hans pressait des citrons verts et préparait du sirop de sucre avec l'application d'un chimiste, surveillant le sucre pour qu'il ne caramélise pas. Ce matin-là, il avait acheté au KaDeWe¹ un pilon à cocktail importé d'Amérique latine. La vendeuse avait souligné ses lèvres d'un trait de crayon violet. Je me moquai de nous, un peu gênée de dépenser pour cette babiole, un vulgaire bout de bois à la tête arrondie, probablement autant que ce que cette fille gagnait en une journée.

– C'est de la folie, un ustensile rien que pour les mojitos!

Hans me passa le bras autour des épaules et m'embrassa sur le front.

– Pas du tout.

Il lança un clin d'œil à la fille, qui emballait soigneusement la chose dans du papier doré sans perdre une miette de la conversation.

– On appelle ça la ci-vi-li-sa-tion.

L'espace d'un instant, je vis Hans dans ses yeux à elle : un homme magnifique, les cheveux lissés en arrière, un regard bleu de Prusse, un nez parfaitement droit. Un homme qui avait dû combattre dans les tranchées pour son pays et qui, désormais, méritait les petits plaisirs que la vie pouvait lui offrir, sans exception. La fille respirait par la bouche. Ah! avec un homme pareil, la vie devait être belle dans ses moindres détails, jusqu'au pilon à citrons verts importé d'Amérique latine.

Nous passâmes l'après-midi au lit, et venions tout juste de nous lever pour la soirée quand l'émission commença. Entre deux acclamations, j'entendais Hans pilonner les zestes, à la cadence du sang dans ses artères. Mon corps flottait, repu.

1. Grand magasin de Berlin.

Il s'encadra dans la porte de la salle de bains, une mèche en plein visage, ne sachant que faire de ses mains humides.

– Ça y est, Hindenburg l'a fait. Ils ont formé une coalition et c'est lui, lui plutôt que tous les autres, qu'ils ont désigné. Hitler est chancelier!

Il retraversa le couloir en courant pour écouter la suite.

C'était tellement invraisemblable. Attrapant mon peignoir au vol, je le rejoignis au salon en semant tout un sillage de gouttes. La voix du présentateur tremblait d'excitation. « On nous dit que le nouveau chancelier va faire une apparition cet après-midi, qu'il est là, à l'intérieur, en ce moment même! La foule attend. Quelques flocons commencent à tomber, mais personne ne fait mine de partir... » Le martèlement des slogans montait de la rue, et derrière moi, la TSF en précisait les mots. « Le chan-ce-lier! Le chan-ce-lier! » Le présentateur reprit : « ... la porte du balcon s'ouvre – non, attendez – il s'agit d'un employé – mais, si! Il installe un microphone sur la balustrade... Entendez-vous la foule?... »

J'allai à la fenêtre. Toute l'aile sud de l'appartement formait une enflade arrondie de fenêtres à double vantail, donnant sur la Spree. J'en ouvris une : l'air s'engouffra, glacial et coupant, chargé de clameurs. Je regardai le dôme du Reichstag. Le tumulte venait de la chancellerie, derrière l'édifice.

– Ruth? dit Hans, au milieu de la pièce. Il neige!

– J'ai envie d'entendre ça de mes oreilles.

Il vint dans mon dos et je plaquai ses mains poisseuses de citron sur mon ventre. Quelques flocons virevoltaient en éclaireurs sous nos yeux, révélant d'invisibles tourbillons aériens. Des projecteurs caressaient le flanc des nuages. Au-dessous de nous, des bruits de pas : quatre hommes passèrent en courant dans la rue, brandissant leurs torches dans un sillage enflammé. Je reconnus l'odeur du pétrole.

« Le-chan-ce-lier! » Incantations de la foule implorant son salut. Sur le buffet, la radio reprenait le slogan dans un écho métallique, avec trois secondes de décalage.

Puis roula un tonnerre d'acclamations. La voix de leur chef, mugissante. « La tâche que nous avons à résoudre. Est la plus dure qui se soit imposée. De mémoire d'homme, à des chefs d'État allemands. Chaque classe de la société et chaque individu doit apporter son aide. Pour créer. Le nouveau Reich. L'Allemagne ne doit pas sombrer, et l'Allemagne ne sombrera pas, dans le chaos du communisme. »

– Ça, c'est sûr, commentai-je, la joue sur l'épaule d'Hans. Nous sombrerons avec ce sain esprit germanique et la discipline qui nous caractérisent.

– Nous ne sombrerons pas, Ruthie, me murmura-t-il à l'oreille. Hitler ne pourra rien faire. Les nationalistes et le gouvernement ne lâcheront pas : ils ont simplement besoin d'un pantin.

De jeunes hommes se rassemblaient dans les rues alentour, dont beaucoup en uniforme : brun pour les SA, les troupes du parti, noir pour les SS, la garde rapprochée d'Hitler. D'autres, simples partisans, portaient une tenue de ville, avec un brassard noir. Quelques-uns l'avaient fabriqué eux-mêmes, avec un svastika à l'envers. Ils brandissaient des drapeaux et chantaient « *Deutschland, Deutschland über alles* ». J'entendis crier « La République c'est de la merde », et reconnus à l'intonation ce vieux quolibet de récré – « Coupe à la Juive sa jupe en deux/La jupeest déchirée/Et la Juive a chié ». L'air dansait dans les volutes de pétrole. De l'autre côté de la rue se montait un stand où ces jeunes garçons pourraient échanger leur torche vacillante contre une autre, fraîchement embrasée.

Hans regagna la cuisine, mais je n'arrivai pas à me détacher de la scène. Une demi-heure plus tard, les mêmes brassards improvisés revinrent au stand.

– Ils leur font faire des rondes! Pour qu'ils aient l'air plus nombreux!

– Allez, rentre, me lança Hans depuis la cuisine.

– Tu le crois, ça?

– Franchement, Ruthie – il était appuyé contre le montant de porte, le sourire aux lèvres. En restant là, tu ne fais que les encourager.

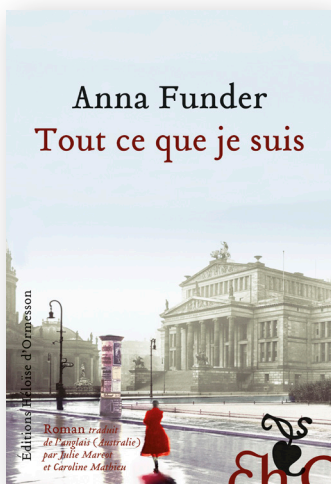
– J'arrive.

J'allai dans le placard de l'entrée, que j'avais transformé en chambre noire. Dans un coin, j'y rangeais encore quelques balais, des skis, une bannière de l'université. Je saisis le drapeau rouge du mouvement ouvrier et en ressortis.

– Tu n'es pas sérieuse, là?

Me voyant dérouler le drapeau, Hans se prit le visage dans les mains, l'air faussement épouvanté.

Je l'accrochai à la fenêtre. Ce n'était qu'un petit drapeau.



Anna Funder, *Tout ce que je suis*

Roman traduit de l'anglais (Australie) par Julie Marcot et Caroline Mathieu

496 pages | 23 € | ISBN 978-2-35087-218-6

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2013 | www.heloisedormesson.com